

le vieux peau-rouge ; il s'est rappelé les bonnes paroles de jadis, et il veut encore entendre le langage bienfaisant d'autrefois.

Le tête-à-tête entre le mourant et le ministre de Dieu dura peut-être vingt à vingt-cinq minutes. Le prêtre le prépara à subir chrétiennement la fin qui s'approchait.

Plus calme, plus affermi par l'effet des paroles divines, le Mandane attendit, résigné, que Dieu rappelât son âme de ce monde. Mais il n'avait pas terminé ses confidences au cadet de la Vérendrye ; le plus important de ce qu'il voulait lui communiquer restait à dire, et, comme l'ange de la mort le couvrait déjà de ses ailes, il devenait urgent pour lui de se presser. Il pria le prêtre de faire rentrer les deux Canadiens.

Quand ceux-ci furent près de lui et que le Sulpicien fut parti, en promettant de revenir de bonne heure le matin, le Bison reprit ses confidences inachevées :

—Le Bison, dit-il, avait un jeune frère qu'il chérissait beaucoup. L'Aigle Noir figurait au rang des meilleurs guerriers de la tribu. Douze lunes séparaient nos deux existences.

D'après la coutume des Mandanes, le Bison remplacerait son père lorsque celui-ci aurait cessé de vivre ou serait trop âgé pour gouverner.

Vint un jour où le père trouva la mort dans une embuscade dressée par les Sioux des prairies, et le plus vieux des deux fils occupa la première place à la tête des guerriers de la bourgade. Mais peu de lunes avaient passé lorsqu'il remarqua quelque chose d'étrange dans la conduite de son frère. Inquiet, ne sachant ce que cela voulait dire, le nouveau chef, qui aimait profondément l'Aigle Noir, le surveilla attentivement et finit enfin par découvrir qu'il ourdissait un complot dans l'ombre, avec ses partisans, quelques mécontents de la tribu, pour se débarrasser du Bison. Celui-ci en fut atterré, chagriné immensément. Il était loin de s'attendre à cela, mais le fait existait ; l'ambition avait étourdi son frère.

Le chef le fit venir dans son ouigouam, et seul à seul, lui déclara ce qu'il avait appris.

—Est-ce bien l'Aigle Noir, dit le Bison, qui veut nuire à son frère ?... à son frère qui lui donnerait tout ce qu'il possède pour lui éviter toute mauvaise fortune ?... Qu'a-t-il donc fait pour mériter cela ?... Le jeune chef a suivi les conseils de son père pour être sage et bien diriger la bourgade, et il ne croyait pas qu'il y existât des mécontents... Mais le chef a lu dans le cœur rebelle et voit que l'ambition y règne : l'Aigle Noir veut se débarrasser du Bison afin de lui succéder comme chef. Eh bien ! son désir s'accomplira, mais sans effusion de sang ; le trouble et la discorde passeront loin de nous.

—Ton frère a lu dans ta pensée, et s'est beaucoup tourmenté au sujet de la ligne de conduite à suivre en ce cas. Pour s'affermir dans le plan arrêté, il a consulté un homme blanc (1) dont les conseils sont sages, et celui-ci approuve le Bison."

L'Aigle Noir refusa d'abord d'écouter son frère, et protesta fortement de son innocence, mais ce dernier avait amassé des preuves irréfutables avant de s'ouvrir à l'ambitieux, et il lui fut très facile de le confondre.

Alors, sombre, farouche, l'Aigle Noir attendit que son frère eût fini de parler pour se déclarer, probablement, sur la nature de ses sentiments, qui, sans doute, paraîtraient cruels, douloureux à son aîné.

—Ma résolution est prise, dit ce dernier. Demain, le Conseil s'assemblera, et devant les principaux guerriers de notre nation, tu seras proclamé chef à ma place... Es-tu content ?...

—Et toi ? me demanda-t-il, soupçonneux.

—Moi, je vais aller trouver le grand chasseur blanc qui est venu ici, cet hiver. Je le suivrai partout où il ira... il aura besoin d'un guide... il ne me refusera pas comme tel... et le Bison pour éviter toute lutte avec son frère qu'il aimait tant... se condamnera à l'exil, à la vie loin de tout ce qui lui est cher !...

Un revirement visible se fit dans l'attitude de l'Aigle Noir ; de meilleurs sentiments renaissaient en lui. Le chef en était heureux.

—Le Bison ne s'éloignera pas des Mandanes, dit l'Aigle Noir, après un silence ; mais ce sera le mauvais frère qui a prêté l'oreille au méchant manitou qui le tourmentait ; il a eu tort et le reconnaît maintenant ; il doit souffrir seul, mais que le chef ne lui retire pas son affection...

—La décision du chef est bien pesée et inébranlable... Il n'a plus qu'une chose à demander. Voici : accepte l'amulette du Bison et garde-la en souvenir de lui.

L'Aigle Noir voulut encore tenter quelques observations ou objections, mais voyant qu'il n'y gagnerait rien, se décida à imiter l'action de son frère, lui présenta le talisman pendant à son cou.

C'était un objet fabriqué du bois du cerf, représentant un aigle. Cet emblème était teint en noir.

Puis, le chef désirant la solitude, son frère se retira, et le laissa

seul, en proie à ses noirs chagrins et aux tristes pensées qui l'assiégeaient. Le Bison éprouva un certain soulagement du tête-à-tête qu'il avait provoqué et de la décision prise.

Il fit savoir aussitôt aux chefs subordonnés et aux premiers guerriers de la bourgade, qu'il voulait les voir réunis en grand conseil le lendemain, ayant une communication importante à leur faire.

Ensuite, il prépara ses armes et quelques effets pour son départ, et comme la nuit était venue, il sortit de son ouigouam et s'en alla errant à l'aventure vers le bois avoisinant le village Mandane. L'air frais du soir rafraîchit son front brûlant et au retour à sa couche il éprouva plus de calme au cœur, mais le sommeil ne vint pas clore ses yeux.

Le moribond se tut pendant quelques instans. Ses auditeurs crurent que les souvenirs évoqués l'avaient ému, et respectèrent son silence. Mais il n'y avait pas que cela ; il avait trop parlé et s'était affaibli, et lorsqu'il reprit la parole il dit aussitôt aux deux amis :

—Ah ! le Bison a fait sa dernière course, et la vie s'en va rapidement. Il lui faut abrégier un peu son récit, afin de ne pas emporter dans la tombe le secret qu'il veut vous confier... Donnez, demandait-il, du breuvage préparé par l'homme à la médecine des blancs, afin que je puisse continuer...

Tandis que Pierre soulevait la tête du mourant, Joseph lui glissait entre les lèvres le contenu d'une cuillerée du cordial réclamé par le peau-rouge.

L'effet de la potion administrée fut immédiat ; comme le prouvèrent une légère coloration aux pommettes des joues et la parole plus vive du sauvage.

—A l'assemblée des chefs qui eut lieu, et après des harangues pour ou contre, le Bison fit accepter son projet et l'Aigle Noir fut proclamé le premier guerrier de la tribu.

Cinq jours plus tard, l'aîné des deux frères, se présentait devant le chef blanc qui habitait une bourgade fortifiée sur la rivière des Assinibouëls (1).

Les Français firent bon accueil au Bison ; et le guerrier Mandane fit partie de tous leurs voyages dans l'ouest.

Il y a sept printemps, j'accompagnai tes deux frères, et deux voyageurs blancs, dans un voyage qu'ils firent jusqu'aux montagnes brillantes (2).

Il se rendirent d'abord à la tribu des Mandanes pour avoir quelques guides. C'est le Bison qui les choisit : il connaissait les meilleurs hommes de la bourgade pour les visages-pâles. Le Bison ne revit pas alors l'Aigle Noir, qui chassait au nord.

Notre marche fut longue et pénible.

—Approchez-vous davantage, dit-il, après un second repos ; j'arrive à mon secret et je veux que vos oreilles seules entendent mes paroles.

Il se recueillit un instant et continua :

—Les montagnes brillantes avaient arrêté notre marche. Elles semblaient infranchissables, et, après une halte de quelques semaines à leur base, nous leur tournions le dos et revenions sur nos pas.

Durant notre séjour au pied des Montagnes de Roches, voici le fait qui s'accomplit : Deux guerriers visages-pâles, l'Œil Croche et la Grande Barbe, étaient amis comme les doigts de la main ; ils étaient presque inséparables : soit en marché, soit en canot ou à la chasse. Un jour, l'un d'eux, celui qui a fait le mal au Bison, fut obligé de rester au camp, pendant que les autres s'en allèrent à la chasse.

Le soir, au repas, le chef sauvage remarqua une certaine gêne entre les deux amis, et plus particulièrement dans les manières de celui qui nous avait accompagnés. C'était singulier. Le lendemain et le jour suivant, le Bison constata plus de réserve encore entre les deux camarades. Intrigué, il résolut d'en avoir le cœur net. L'Œil Croche voulait toujours suivre la Grande Barbe, mais ce dernier n'avait plus le même désir qu'auparavant, d'avoir son ami avec lui... surtout quand nous allions à la chasse... et lui, Grande Barbe y allait fréquemment... et revenait toujours sans gibier quoiqu'il eût l'air fatigué, rompu.

—Suivons-le, dit le blanc. Le sauvage est habile à suivre une piste ou à marcher sur les pas d'un autre dans le bois, sans se faire entendre, mais cette fois-ci le visage pâle disparut et ne laissa pas de traces pour aider à le retrouver.

Enfin, le Mandane, pensant qu'il était temps de retourner au camp, rebroussa chemin, mais parcourut à peine la distance qu'une pierre ferait, lancée en trois fois, par un homme, quand il s'embarassa les pieds dans l'herbe et tomba presque de tout son long sur la Grande Barbe, couché à terre dans les hautes herbes, baignant dans son sang qui coulait de plusieurs blessures.

RÉGIS ROY.

A suivre

(1) En l'hiver de 1739, M. de la Vérendrye laissa deux hommes chez les Mandanes pour y apprendre la langue et étudier le pays, &c.

(1) Le fort la Reine.

(2) Pierre et François, qui atteignirent les Monts de Roches le 1er janvi